Ethnographie traditionnelle de la Mettidja

Le Calendrier folk-lorique

(Suite)

كُلُّ حَاجَـة ابْـوَقْـتْـهَـا

Chaque chose a son moment.
(Dicton de sorcières)

CHAPITRE III (1)

Les Jours

On retrouve, dans la Mettidja, le conte des « Deux bossus et les jours de la semaine ». En voici une version recueillie à Blida ; celle d'Alger est identique.

« Il y avait autrefois deux frères, dont l'un était bossu et l'autre hydropique. Le bossu se trouvant seul dans une étuve de bain maure, entendit des voix, des claquements de mains cadencés, enfin reconnut des génies qui se livraient au plaisir de la danse en chantant : « Jeudi, vendredi, samedi ! Jeudi, vendredi, samedi ! » Il se mit lui aussi à frapper des mains et il ajouta à ces trois noms de jours trois noms de mets, rimant respectivement avec eux : « Du couscous, du beurre frais et des navets ! Ekhmîs ou djem'a ou sebt... koskos ou zebda ou left ».

« Les génies s'arrêtèrent pour l'écouter, aussi ravis que *si réellement il leur avait offert un festin.* « Messieurs, dit le chef, comment récompenserons-nous ce pauvre

(1) Voir les ch. I et II, dans *Revue Africaine*, 1918, 1er trimestre.

homme ? — Montrons-lui un trésor ! — Donnons-lui en mariage une de nos filles ! — Non, dit le chef, nous allons lui enlever cette bosse. » Le bossu, aussitôt, perçut comme un sifflement de rafale derrière lui : sa bosse avait disparu. Il rencontra son frère. « Combien t'a coûté ta guérison ? lui dit celui-ci. — Donne-moi cent sultanis et je t'apprendrai ce qu'il faut faire. » L'hydropique les lui compta. Quand il fut dans l'étuve, il entendit chanter : « Du couscous, du beurre frais, des navets ! » Il éleva la voix et ajouta : « Et du lait de beurre (ouelben). » Mais ce moi ne plut pas aux génies. « Comment le récompenser ? — Mettons-lui sur le dos la bosse de son frère ! » Il sortit avec double bosse. Il disait, quand on l'interrogeait sur ce sujet : « J'ai acheté la bosse de mon frère cent sultanis.»

On reconnaît un thème signalé en France, notamment dans l'Ardèche (voir Sébillot, Le Folklore de France, liv. I, p. 437), dans l'Ille-et-Vilaine (voir lib. cit. liv. II, p. 100), etc. (1).

*
* *

Les jours sont parfois considérés comme des entités. On les conçoit comme des réalités substantielles, indépendantes des révolutions terrestre et astrale. Dans une tradition religieuse, ils sont créés par Allah antérieurement à la terre. « Allah créa un jour et l'appela le dimanche ; il en créa un second et l'appela le lundi ; il en créa un troisième et l'appela le mardi; un quatrième et l'appela le mercredi ; un cinquième et l'appela le jeudi ; puis, il créa la terre le dimanche et le lundi, et les montagnes le mardi, etc. » (Commentaire du Qorân, par El Beïdaouï, sourate Ha Mim.). Dans El Bokhari, (les Traditions isla-

---

(1) L'identité des contes maures et des contes européens, ainsi que leur origine indienne commune, est magistralement étudiée par M. Cosquin, membre correspondant de l'Institut, dans la *Revue des Traditions populaires* (depuis avril 1913), sous le titre : Les Contes indiens et l'Occident ; Petites monographies folkloriques.

miques, Houdas, t. III, p. 435), on peut voir aussi que les jours ont été créés avant le ciel et les astres. « Dieu a créé la terre en deux jours, puis il a créé les cieux ; ensuite, il s'est installé dans le ciel et l'a mis en ordre en deux jours. » Créatures primordiales, ou, du moins, antérieures aux autres, et ayant assisté à leur naissance, les jours sous le nom de Eiïâmât rebbi, Eiïâm rebbi, les jours du Bon Dieu, jouissent d'une espèce de personnalité sacrée. Ils sont doués de sentiment et se vengent de celui qui ne remplit pas ses devoirs envers eux ; car ils ont droit à certains ménagements mal précisés. Un proverbe populaire dit : « Les jours du Bon Dieu ! Ne sois pas leur ennemi, ils ne seront pas les tiens ! Eiïâm rebbi ma t'âdîha ma t'âdîk. »

*
* *

On démêle, dans la tradition orale, trois types de semaines. Toutes sont également calquées sur la série des sept jours de la genèse hébraïque, mais elles diffèrent par leur jour initial. Trois opinions, en effet, ont cours sur le premier jour de la création, comme on peut le lire dans la Badaï' ezzohour du cheikh Ibn Aiïâs. « Ibn Ish'aq, y est-il dit, prétend que c'est le samedi ; K'ab El Ah'bar, que c'est le dimanche, et les gens de l'Evangile (les Chrétiens) que c'est le lundi. » Ainsi, la question du jour dans lequel Allah commença la création et, conséquemment, par lequel la semaine doit commencer, reste, comme on dit, *mâchi mah'çour*, c'est-à-dire sans avoir été tranchée et tolère une certaine liberté de croyance. De là, trois hebdomades.

La plus populaire est celle que l'on peut appeler la juive, parce que, comme la semaine juive, elle commence par le dimanche et finit par le samedi ; et que, de plus, comme elle aussi, elle porte une nomenclature ordinale qui ne laisse aucun doute sur son origine. *Ah'ad* qui est le nom du dimanche, veut dire le premier jour ; *Athnîne*

veut dire le second ; ainsi de suite jusqu'au jeudi, *Khemis*, où l'étymologie retrouve le nombre cinq. Le vendredi seul fait exception ; il emprunte sa dénomination à l'office musulman et s'appelle le jour de la prière commune, djem'a. En revanche, le samedi a gardé son nom hébreu sabbat, *essebt*. Dans cette tradition, le dimanche est propice à la construction parce que Allah, ce jour-là, à l'imitation de Yaveh, entreprit l'œuvre de la création ; et le samedi, qui fut le dernier jour de cette création, passe communément, aussi bien chez les musulmans que chez les israélites de l'Algérie, pour le jour qui doit être le dernier et qui verra la fin du monde.

De bonne heure, la susceptibilité musulmane s'est insurgée contre la tyrannie de cette tradition biblique. Le Prophète lui-même l'a combattue. Abou Horéïra, qui fut un de ses compagnons, a raconté : « L'envoyé d'Allah me prit par la main : « Allah, me dit-il, a créé l'élément terrestre le samedi, les montagnes le dimanche, les arbres le lundi, etc. » (1). Evidemment, en lançant cette version islamique de la création, il voulait justifier son choix du vendredi comme jour férié du nouveau culte. Depuis, les écrivains arabes orthodoxes n'ont pas manqué de réserver dans leurs écrits la primauté au vendredi. Tantôt ils lui assignent la priorité dans la série : c'est ce qu'a fait El Qazouïnî, par exemple, dans ses Adjâïb el mekhlouqât, où, étudiant les vertus des jours, il a soin de commencer par le vendredi. Tantôt, au contraire, on lui fait clore la liste, dans la pensée que le dernier rang constitue la place d'honneur : telle est la disposition observée dans le Divan apocryphe de l'Imam Ali ben Abi Taleb. Il semble bien que, dans la vie courante aussi, cette aspiration d'ordre religieux tend, de plus en plus, à faire du vendredi la base de la semaine. Ce jour est, aux yeux de tous, le seigneur des jours (siïed leiïâm). Le mot djem'a,

(1) El Beïdaouî, *Commentaire du Coran, Sourate Hamim.*

vendredi, s'est substitué complètement dans le langage au nom de la semaine, *ousbou'*. On dit : *men djem'a ldjem'a* d'un vendredi à l'autre, pour faire entendre : hebdomadairement.

A côté des conceptions hébraïque et islamique, qui se disputent la prédominance, on distingue encore un vague souvenir de la semaine chrétienne. Celle-ci est caractérisée par le rôle initial attribué au lundi. Or, dans le jeu de *Sertissou*, qui est leur saut de mouton, les gamins indigènes, à Blida et à Alger, emploient une formulette où les noms des jours sont qualifiés d'une façon suggestive. « Sertissou ! (1) disent-ils. Le dimanche, mermissou ! — Le lundi, une *porte !* — Le mardi, un portier ! — Le mercredi, un donneur de joie ! — Le jeudi, un donneur de congé ! — Le vendredi, rappel des planchettes ! (jour où l'on reprend le travail). — Le samedi, sabbat des juifs ! — Le dimanche, dimanche des chrétiens ! » Le thème, manifestement, consiste à définir les jours d'après leur fonction. Si le lundi est déclaré une *porte*, c'est qu'on le considère comme ouvrant la semaine ; ce que confirme, d'ailleurs, la fin de la série que l'on clôt par le dimanche. Y a-t-il là la trace d'une influence moderne ou bien une survivance antique ? La dernière hypothèse est plus vraisemblable. Mais dans les deux cas on reconnaît une idée chrétienne.

Ainsi, l'analyse révèle trois espèces d'hebdomades dans l'esprit populaire en Algérie, chacune d'elles ayant pour jour final, pour jour fondamental, le jour sacré d'une des trois grandes religions qui ont existé et coexistent encore dans le pays. Ces jours sont le vendredi, le samedi et le dimanche. Et ces trois jours, chargés en quelque sorte de sacralisation, nous offriront un grand nombre de particularités folkloriques. Ils seraient même les plus riches en éléments de ce genre, n'était le mercredi qui,

---

(1) Ce jeu est décrit dans mes *Coutumes, Institutions, Croyances*, Jourdan, 1913.

encore plus qu'eux peut-être, sert de centre d'attraction aux croyances superstitieuses, tellement qu'on pourrait sans exagération voir en lui le jour férié d'une quatrième religion, moins affichée sans doute, mais au moins aussi répandue et plus ancienne à coup sûr, l'animisme.

Le dimanche

Le génie qui préside au dimanche a porté plusieurs noms. Dans le manuscrit hébreu dont j'ai déjà parlé (1), il est nommé Bourqân, comme le génie du mercredi, qui se distingue de lui par le qualificatif El hioudi, le Juif. Vers 1910, à Blida, un iqqâch (sorcier), l'invoquait sous le nom de Liouh', qu'il faut rapprocher sans doute de *iouh'*, un des noms du soleil en arabe régulier. Cependant, l'appellation sous laquelle il paraît le plus généralement connu est Medhab, ou, avec l'article, Elmedhab.

Ce mot semble en relation avec le mot dhab, or. L'or, en effet, est le métal du dimanche, comme nous l'avons dit. Le soleil, astre du dimanche, et même toute sa sphère, sont représentés en or dans un poème d'el Maghrâouï, daté de 1020 de l'hégire (1622), qui se chantait encore au commencement de ce siècle et qui est connu sous le nom d'Elmi'radj ou l'Ascension nocturne. Il y est dit : « La quatrième sphère céleste a été créée d'or natif, ainsi que ses étoiles et le soleil, parmi ses autres merveilles. » De nos jours, un dévot avisé aura soin de choisir des cierges de couleur jaune pour les brûler le dimanche. On prétend qu'autrefois, à l'époque de l'opulence légendaire, les talismans consacrés à Medhab étaient en or, d'après ce principe que « les opérations magiques doivent employer les métaux qui correspondent aux astres des génies sollicités. » La livrée de Medhab serait le jaune. Il semble bien qu'on se le figure assez communément,

---

(1) *Rev. Afric.* 1er trimestre 1918, p. 41.

vêtu de jaune, monté sur un cheval jaune et précédé d'étendards jaunes. Pour ces raisons on peut considérer comme vraisemblable que Elmedhab signifie originairement le doré (participe de la quatrième forme prononcé à la manière populaire au lieu de elmodhhab (1).

Il en serait de lui comme de Lahmar, le rouge, le génie du mardi, qui doit sans doute son nom au cuivre rouge qui est le métal de ce jour. Medhab, comme Lahmar, ferait partie d'ailleurs de la catégorie nombreuse des génies portant des noms de couleurs et dans laquelle on compte : Lebiod, le blanc ; Lekhal, le noir ; Lesfar, le jaune ; Lazreg, le bleu ; Lakhder, le vert ; etc., bref, presque toute la gamme.

Medhab était particulièrement invoqué le dimanche, dont il était le maître, (çâh'bou), le roi, (malikou). Voici une adjuration à son adresse qui figure dans un manuscrit ayant appartenu à un sorcier blidéen de la fin du dernier siècle. Elle est composée dans la langue populaire et selon les lois de la versification maghrebine. Elle fait partie d'un ensemble comprenant, entre autres choses, les prières qui conviennent à chaque jour de la semaine et à chaque saison, et portant le titre de « Grande invocation (Edda'oua Idjalîla), en dix-sept parties, où sont adjurés tous les génies ou plutôt toutes les tribus des génies. »

Invocation du dimanche à l'adresse du maître de ce jour, Medhab

« O Medhab, sois à ma disposition ; — ne franchis pas les bornes — Par ordre d'Allah, l'adorable, — sois pour moi au rendez-vous. — Venez à moi avec l'objet de mon désir, qu'il soit proche ou lointain.

Et hâte-toi vers moi, sans te dérober, — avec l'arrêt (du Destin) et les témoins. — Amène tes tambours et tes bannières, — et (tes sujets) libres et esclaves. — N'enfrei-

---

(1) Voir, dans Doutté, *Magie et Religion*, p. 160, une autre explication.

gnez point mon ordre, par la puissance du Maître glorieux !

Je prends à témoin ces remparts (tes guerriers), — ô riche en troupes ; — donne-nous les tremblements de terre et les tonnerres, — et besogne du bras, — par les serviteurs des noms en chîn et par le Fort, le Violent !

Par les vertus de la sourate Houd (11e sourate) — de (celle de) 'Amma (78e sourate) et par nos pactes, — obéissez-moi ; donnez-m'en votre parole ; — étendez sans connaissance qui je veux. — Un ou plusieurs, qu'on soit ici en proie au vertige !

J'en ai assez de vos retards ! — Je vous adjure par Allah et par le roi Emhîl. — Je vous dépêche avec ce bon conseil : — envoyez-moi sur-le-champ Morra, — qu'il m'obéisse alerte, — par la splendeur des rois de la lune et par le roi Touthîl ! — Aidez-moi, ô mes auxiliaires ! — Obéissez-moi, ô serviteurs, par ordre du Maître, le Grand. — Et ne vous rebellez pas, (même) la durée d'un clin d'œil, par le roi Djebrîl ! »

Il faut remarquer le ton impératif que prend le sorcier pour exiger l'obéissance de Medhab. Il lui donne des ordres et le gourmande comme l'on fait un serviteur ou un esclave. Il n'est rien là qui doive nous étonner : c'est une croyance bien établie dans l'Afrique du Nord que « les génies obéissent à l'homme quand celui-ci sait les subjuguer par la vertu des incantations et des fumigations magiques. Les esprits alors le servent comme les domestiques servent leurs maîtres. Ils lui révèlent les choses secrètes, lui procurent de l'argent, etc. L'homme qui s'est asservi les génies s'appelle hakîm. »

En principe, le hakîm doit son pouvoir à la connaissance de ces incantations. « Sache, mon frère, dit notre manuscrit, que tous les rois des génies servent ces formules d'invocation et obéissent aux noms qu'elles contiennent, et de même les Rouh'ania des sphères célestes et tous les anges les servent. » Ils les servent à la manière

dont les génies servent les bagues magiques dans les contes, en se mettant à la disposition du maître dès qu'il a recours à elles. Souvent ces noms sont barbares et incompréhensibles, de vrais abracadabras ; mais les sorciers plus profondément imprégnés d'islamisme substituent à ces vocables archaïques suspects des passages du Coran auxquels ils attribuent le même ascendant magique et qui présentent l'avantage de l'orthodoxie. C'est à cet ascendant du texte sacré que notre sorcier fait appel quand il adjure Medhab par les vertus des sourates Houd et 'Amma.

Mais nous voyons qu'il ne se sert pas uniquement de l'assujettissement irraisonné des génies aux vertus mystiques des mots. Comme, à ses yeux, ces génies sont très fortement anthropomorphisés, il s'adresse chez eux aux sentiments ; il les somme à plusieurs reprises par l'obéissance qu'ils doivent à Allah, et par le devoir de discipline qui les subordonne à toute une hiérarchie : les serviteurs des noms en chîn, les rois de la Lune, les rois Emhîl et Touthîl, enfin le roi Djebrîl.

La tradition orale ne fournit aucun renseignement sur les serviteurs des noms en chîn (khoddam echchinia). Peut-être s'agit-il des noms de génies terminés en ouch ou en ch, dont on a remarqué le nombre considérable en démonologie musulmane (Doutté, Magie et Religion, p. 120). La lettre chîn elle-même passe pour chargée de vertus mystiques, comme faisant partie des sept saouâqît' el fatîh'a (Doutté, *lib. cit.* p. 159) (1). Dans Ibn el Hadjdj (kitab chomous el anouar ou konous el asrar, p. 66) il est

(1) Le chef des serviteurs de la lettre chîn serait Herdiâïl, d'après El Bouni, liv. IV, p. 17 (Doutté, *lib. cit.* p. 178). Chacune des vingt-huit lettres, de l'alphabet arabe a son génie, son rouhânî qui la « sert », c'est-à-dire qui se met au service de celui qui prononce cette lettre, ou l'écrit selon certaines règles (voir Ibn el Hadjdj Ch. I . sur les vertus secrètes des lettres). « Les esprits supérieurs et inférieurs (c'est-à-dire célestes et terrestres) sont dans l'impossibilité de se soustraire à l'ascendant des lettres. » Ibn el Hadjdj l. c. p. 7.

question des rouhaniïet echchîn ou génies d'essence supérieure, esprits supraterrestres attachés à la lettre chîn : ce titre de rouhaniïa prouve qu'on leur attribuait un certain rang dans l'échelle des puissances spirituelles.

Les rois de la Lune, mlouk elqmeur, appelés aussi les gens de la Lune, ahl elqmeur, et les noms de la Lune, asma lqmeur, jouissent d'une autorité solidement établie dans l'Afrique du Nord. La magie féminine ne les ignore pas, au moins en bloc. La sorcellerie masculine fait un usage fréquent de leurs noms. On les appelait, au commencement du XX^e^ siècle, à Blida : Liâkhîmine, Liâlaghouine, Liafourine, Liâroutsîne, Liârou'îne, Liârouchine, Liâchalachine. Comme on peut le voir, dans la description d'une pratique ayant pour but de faire naître la sympathie et l'amour, recueillie à Blida en 1904 et publiée dans mes Coutumes, Institutions, Croyances des indigènes de l'Algérie (Blida, Mauguin, 1905, p. 173), chacun de ces rois de la Lune est donné comme le supérieur hiérarchique de l'un des jours de la semaine, Liâkhimine de Medhab et du dimanche, Liâlaghouine de Morra et du lundi, etc.

Emhîl et Touthîl semblent inconnus. Leurs noms ne réveillent dans la mémoire des spécialistes de nos jours que l'idée d'anges célestes, dans la catégorie desquels les range leur terminaison en îl. On sait que celle-ci n'est autre que le mot hébreu « el » signifiant divinité et qu'elle « entre en composition dans le nom de la plupart des anges ». (Doutté lib. cit., p. 120). Ces anges, aux noms en îl, peuplent les sept cieux dans la conception musulmane. Ils affectent d'ailleurs des formes qui déroutent notre angélologie. « Les anges du ciel de notre monde, a écrit El Qazouinî (kitab 'adjâïb el mekhlouqât) ont la forme bovine et Dieu lui a donné pour chef un ange du nom d'Ismâîl. Les anges du second ciel ont la forme d'aigles et ont pour chef Mikhâîl. Ceux du troisième ont la forme de vautours et ont pour chef

Çâ'adiâîl. Ceux du quatrième ont la forme de chevaux et ont pour chef Salsâîl. Ceux du cinquième ont la forme des houris et l'ange qui les commande s'appelle Kalkâîl. Ceux du sixième ont la forme des ouïldân (ou pages du Paradis) et leur chef s'appelle Samkhâîl. Ceux du septième ont la forme humaine, (çouratou banî Adama) et l'ange qui leur est préposé s'appelle Rouqâîl. » C'est ce dernier ange qui dans Ibn el Hadjdj (voir Doutté lib. cit., page 154) et dans Belhadhâd (lib. cit., p. 2), est donné comme correspondant céleste à Medhab, le génie du dimanche, car chaque jour de la semaine a non seulement son roi parmi les génies, lequel est appelé malikou essofli, son roi inférieur, mais aussi son roi parmi les anges que l'on nomme malikou el'aloui, son roi supérieur. Emhîl et Touthil jouent dans notre poème populaire un rôle analogue à celui de Rouqâîl dans les livres de sorcellerie cités plus haut.

Le roi Djebrîl, dont il est question aussi dans ce poème, n'est autre originairement que notre archange Gabriel, mais singulièrement modifié dans sa physionomie et dans son rôle. Il est invoqué, en dernier lieu, ici, comme le chef suprême des génies. C'est là, en effet, une de ses principales fonctions dans la sorcellerie et dans la croyance commune. On se le représente tel que Mahomet, d'après les traditions islamiques, le vit, (cf. Houdas, Traditions islamiques, t. 2, p. 437), avec six cents ailes et bouchant l'intervalle des horizons. Dans le Mi'radj d'El Maghrâoui que j'ai déjà cité et qui se chantait fréquemment dans la Mettidja, dans les premières années de notre siècle, il était décrit comme suit : « Plus beau que le soleil et la lune ; — les lèvres brillant comme les perles et l'or natif ; — semblable aux comètes voyageant dans la nuit, couleur de mûre rouge. — Soixante-dix mille nattes de cheveux le parent, — couronnées des perles du Miséricordieux. — Ses vêtements sont tous tissés avec des pierres précieuses. — Ses pieds sont safranés à la mode des grands chefs. — Et six cents ailes brodées de pierreries le font briller de toutes les couleurs. — Chacune de ses ailes est séparée de

l'autre par un espace — de cinq cents années de marche. »

Sa force était en rapport avec cette taille démesurée. D'après le Badaï' ezzohour, — un livre de vulgarisation qui contenait tout le bagage scientifique des vieux Blidéens de mon temps, — quand Loth fut sorti du milieu de son peuple, « Djebrîl introduisit son aile sous les villes de ces peuples et il les arracha de leurs fondations ; or, ces villes étaient au nombre de sept, contenant chacune cent mille âmes ; et il les éleva si haut entre ciel et terre, que les habitants des cieux purent entendre les chants de leurs coqs et les abois de leurs chiens ; puis, il les retourna sens dessus dessous ; enfin, il fit suivre chacun des infidèles d'une pierre *sidjdjîl*, qui portait le nom de celui qu'elle devait écraser, et tous périrent. » Telle est l'image qu'éveille dans la plupart des cerveaux indigènes de la Mettidja le nom de Djebrîl, ou son surnom, souvent employé en sorcellerie, de « Paon des Anges », (ou, absolument, le Paon, Et't'aous).

Dans la tradition écrite, ce caractère monstrueux n'est pas particulier à Djebrîl. On le retrouve, en général, dans les anges qui approchent Allah, les *moqarribin*, et toujours dans ceux que nous appelons archanges et que les indigènes, appellent les chefs, Elkoubara, ou les sultans des anges. Ainsi, Azraïl, l'ange de la mort, « a les pieds posés sur les limites inférieures du monde et dresse la tête dans les cieux supérieurs »; Israfîl, le sonneur du jugement dernier, tient toujours à portée de ses lèvres une trompette dont l'embouchure développe une circonférence « égale à l'étendue des cieux et de la terre ». Quant à Mikaîl, « s'il ouvrait la bouche, les cieux s'y perdraient comme un grain de moutarde dans la mer. » (Voir Elqazouïni). L'énormité est un des attributs, dans la théologie du moins, de ces êtres supérieurs. Mais l'imagination populaire tend à en faire l'apanage du seul Djebrîl. Témoin la légende tunisienne et algéroise d'Azraîl, l'arracheur des âmes, qui, jadis, circulait parmi les hommes, à la manière d'un bourreau ; poursuivi par les huées de la foule, il demanda

au Prophète de devenir invisible et l'obtint. Djebrîl, au contraire, garde presque toujours sa figure fantastique. Dans le poème d'el Maghrâoui que nous avons cité, c'est sous cette forme qu'il apparaît à Mahomet, pour lui servir de guide, dans son voyage nocturne, bien que la tradition écrite spécifie que, pour visiter l'Envoyé de Dieu, il revêtait la forme humaine. Le rôle qu'il joue en sorcellerie influe sur la représentation qu'on s'en fait : il a la taille qui convient au président du pandémonium musulman.

Cette fonction lui a été attribuée sans doute dès les premiers temps de l'Islam. Elqazouïnî (mort en 1283), nous dépeint les « auxiliaires » de Djebrîl comme préposés à l'administration du monde et « spécialement chargés d'y entretenir la force de résistance au mal et à l'injustice ». Ailleurs, il assimile Serouch, une des divinités du calendrier persan, à Djebrîl. « C'est le nom d'un ange qui est le surveillant des nuits. On dit qu'il n'est autre que Djebrîl. C'est, de tous les anges, celui qui est le plus redoutable aux génies et aux sorciers. » (1) On voit que notre manuscrit blidéen ne fait que se conformer à la tradition classique en décernant à Djebril l'empire des Esprits. Les lettrés, d'ailleurs, ne sont pas seuls à avoir adopté cette antique opinion ; les femmes voient aussi dans Djebrîl le grand policier du monde des sortilèges. Djebrîne, comme elles l'appellent, est leur protecteur contre les forces malfaisantes ; et leur souhait le plus solennel, qu'elles formulent devant la jeune mariée ou le nouveau-né à qui elles présentent leurs vœux, est celui-ci : « Que les mains prophylactères (les mains dites de Fathma) et que notre Seigneur Djebrîne te gardent ! Que l'aile de Djebrîne te couvre ! »

La vogue de Medhab qui est fort ancienne, puisque El Qazouini le cite au 13e siècle, est aujourd'hui sur son déclin. Il figure dans deux poèmes populaires, à ma connaissance ; dans l'un, qui est marocain, l'amoureux le prie

(1) *Lib. cit.* p. 85 et p. 118.

de faire bonne garde devant sa porte avec d'autres génies, pendant que son amante est chez lui, (poème commençant par ces mots : « Sa'dat elqelb el hâni) ; dans l'autre, le général turc Ledham est comparé à Medhab pour ses victoires : triomphant, est-il dit, comme Medhab, (ghezoua du cheikh Moulaï Ahmed sur la guerre gréco-turque de 1893). Les sorciers-médecins prononcent encore son nom quand ils énumèrent la série des génies des jours et quand ils recopient les amulettes traditionnelles. Mais sa légende s'est perdue, même chez les lettrés ; et les femmes, qui l'ont totalement oublié, ont remplacé son culte par un autre plus intime et plus soigneusement dissimulé, le culte de Sidi Djât'ou.

*
* *

Dans ses « Fontaines des génies », étude consacrée aux « croyances soudanaises à Alger », J.-B. Andrews signale cette étrange déité. « Un sacrifice domestique fréquent, dit-il, est celui à Djattou, djinn des latrines. » Ce nom barbare appartiendrait au langage des nègres, à en croire les lettrés ; mais les indigènes islamisés, communément, aiment à traiter d'innovation les observances qui choquent leur foi présente. Il est possible que ce nom soit importé et récent ; mais, certainement, les dévotions aux esprits des latrines sont chose ancienne. L'opinion que tous les endroits où se trouvent des immondices sont hantés est générale et bien enracinée ; les fosses à fumier et les fosses d'aisance sont un des habitats des génies les moins contestés de mémoire d'homme. La légende a gardé le souvenir d'une vieille djâniïa, Lalla Rah'ma, dame Miséricorde, ainsi nommée par antiphrase, car elle passait pour fort malfaisante ; on se la représentait sous les traits d'une négresse ; elle avait sa retraite dans les cabinets des maisons ; elle est encore l'objet d'un culte dans les campagnes et son nom a survécu dans les villes et sert, comme chez nous, Croquemitaine, d'épouvantail pour les enfants. Haëdo raconte dans sa Topographie d'Alger, que,

de son temps, pour la fête du Mouloud, on brûlait des cierges dans « le privé des maisons » et on y déposait des offrandes, à savoir du couscous et de la viande (1). Il est à remarquer aussi que, parmi les acceptions du mot Medhab, le dictionnaire nous donne celui de latrines. Quand on sait avec quelle régularité, dans les milieux indigènes, comme chez nous d'ailleurs, jadis, les différentes significations d'un nom provoquent et conditionnent la germination des croyances relatives à ce nom, on se croit fondé à supposer que l'antique et brillant « roi » dominical n'a pas été sans présenter quelque accointance, sur une de ses faces tout au moins, avec notre obscur Djât'ou actuel.

Nous avons une preuve matérielle de l'existence du culte des latrines chez les indigènes des trois ou quatre dernières générations ; il n'est pas rare de trouver, à Blida, à Douéra, etc., dans les décombres des vieilles maisons en démolition, de grands clous rouillés, sans utilité rationnelle, et qui avaient pour fonction, assurent les bonnes femmes, d'immobiliser le rouhani. Ce sont les traces d'un « clouement de ces Gens-là des cabinets », comme on dit. Voici ce rite, tel qu'il se pratique encore dans les quartiers populaires des villes et dans les campagnes. Quand on constate de l'agressivité chez ces esprits, qu'on entend, par exemple, des bruits de pas de leur côté, que les femmes, à l'heure des lourdes siestes des méridiennes estivales, surprennent des formes fuyantes dans l'ombre du corridor, et particulièrement la figure d'une négresse dont la lèvre inférieure s'étale en tapis et la lèvre supérieure en couverture, chareb iferrech chareb ighet't'i (1), les commères du voisinage ont vite fait de

---

(1) Voir *Rev. Afric.*, an. 1871, p. 215.

(1) Les Algéroises disent aussi : Chareb ikemmem chareb i'ammem, lèvre faisant manche d'habit, l'autre formant turban. L'expression suit toujours la mention des génies nègres dans la littérature orale en Algérie. On la trouve fréquemment aussi dans les contes asiatiques. Voir Cosquin : Les Mongols, *Revue des Traditions populaires* (année 1912), p. 44-46 du tirage à part.

conclure que ces Gens-là sont irrités, sans doute parce qu'on a négligé de leur brûler leurs aromates les jours où on en offrait à leurs confrères des chambres et de la cour. Gare alors aux maladies, surtout à la strangulation ! Car les génies ont l'habitude, quand ils s'emparent du corps d'un homme, de lui remonter dans la gorge et de l'étrangler. Alors une dâhia, — c'est ainsi qu'on nomme une femme d'expérience qui passe pour la dépositaire, nullement désintéressée d'ailleurs, de la tradition féminine — se charge de l'opération. Le clouage ne réussit qu'à la condition d'être fait dans l'obscurité la plus profonde, d'ordinaire à minuit. On achète quatre clous de grande dimension et quatre autres plus petits ; on se procure du thym. Au milieu de « la nuit du dimanche », la dâhia, suivie de la maîtresse de la maison, commençant par la porte du vestibule qui s'ouvre sur la cour, enfonce dans le sol, à droite et à gauche du seuil, deux des petits clous ; puis, elle en fait autant à la porte d'entrée de la maison du côté de la rue. La porte des cabinets donnant d'ordinaire sur le vestibule, les rouhanis se trouvent ainsi enfermés dans une première ligne de circonvallation. La dâhia cogne ensuite les quatre grands clous autour de l'orifice de la fosse, en carré. Pendant ce temps, la maîtresse du lieu, le brûle-parfum dans les mains, ne cesse de jeter du thym sur la braise ; et la dâhia, à chaque clou qu'elle plante, répète sans se lasser : « Ce n'est pas le clou que je cloue ; je cloue le rouhani. » Elle termine en promenant rituellement sept fois le brûle-parfum autour de la bouche du « silo ».

Le mot rouhâni n'a évidemment pas ici le sens d'esprit préposé aux sphères célestes qu'il a d'ordinaire dans les livres de sorcellerie. Il présente dans la langue populaire deux significations qui semblent se combiner pour caractériser les génies auxquels on l'applique. En premier lieu, il révèle une intention de flatterie, le rouhâni passant pour supérieur au djânn, témoin l'expression courante :

djânn rouhâni, qui équivaut à un génie d'un grade élevé. En second lieu, ce mot traduit à peu près notre mot revenant. Il éveille l'idée d'apparition terrifiante. Le cloue-ment que nous avons décrit est, en effet, un moyen préventif pour tenir à distance et paralyser les génies malfaisants, dans l'espèce celui qui semble avoir eu le plus de vogue au siècle dernier, la terrible Iemma Rah'ma, où celui qui tend de nos jours à la supplanter dans la foi populaire, le farouche Sidi Djât'ou.

Sidi Djât'ou est le chef de « ces Gens-là des lieux d'aisance. » Il est admis que, dans la nuit du samedi au dimanche, Sidi Djât'ou « sort » de sa fosse. On lui offre ce soir-là du benjoin, ainsi, d'ailleurs, que le mercredi et le vendredi ; mais dans ces deux derniers cas, on le fait aussi aux autres génies domestiques. A la fête du Mouloud, il a sa part du culte que l'on rend à cette occasion à « ces Personnes » ; si, en effet, on brûle un cierge rouge à la bouche de l'égout dans la cour intérieure, et un cierge vert dans les appartements, on réserve un cierge jaune pour l'illumination de son réduit (Blida). On sait que le jaune est la couleur du dimanche.

Les femmes de la maison ont recours à ses bons offices, notamment quand elles désirent que ces « Personnes des latrines » leur « montrent » quelque chose en songe. On achète dans ce cas, un sou de benjoin et une de ces petites bougies que l'on appelle cierges des marabouts ou chandelles du Mouloud. On la choisit rouge pour la circonstance, ou plus rarement verte. On a eu soin de blanchir à la chaux la pièce de Sidi Djât'ou dans la journée du samedi. La nuit venue, on la fumige et on allume le cierge en disant : « Sidi Djât'ou, montre-moi ce que j'ai dans le cœur, que je le voie en songe. Si tu me montres ce que j'ai dans le cœur, je t'offrirai une pastille d'ambre et un cierge ; et si tu ne me le montres pas, je te badigeonnerai d'ordure ! » On assure que celle qui accomplit ce rite la nuit, veille du dimanche, voit (en rêve) se dresser

devant elle un nègre de taille gigantesque ; d'autres disent au contraire un homme d'un teint très blanc. Si elle n'a rien vu, elle recommence la semaine suivante, jusqu'à trois fois.

Sidi Djât'ou joue assez rarement, semble-t-il, ce rôle secourable. Il est plus souvent cité pour ses « coups » redoutés. Quand une femme souffre de la dysenterie, on dit : « C'est Sidi Djât'ou qui l'a frappée. » Il se montre d'une susceptibilité extrême. L'imprudent qui se lave les mains aux cabinets est frappé de « tsqâf » (incapacité physique, morale ou intellectuelle). Ses mains sont « refroidies, s'engourdissent pour le travail. » Se moucher ou cracher aux water-closets « fait pousser des boutons sur le nez ». Il y a un précepte populaire qui dit : « Le trou de l'égout pour les crachats et celui des cabinets pour les p...elmdjiria lelbzâq ou echchichma lelh'zâq ». Mais il se montre particulièrement sévère pour les mouvements de colère. Si un homme passe près du silo aux ordures au moment où il s'abandonne à la colère, le génie Djâtou le frappe. A l'un il fait flageoler les genoux (il le frappe d'ataxie locomotrice) ; il rend un autre muet (paralysé de la langue), misanthrope, atteint de la manie de la persécution, fou surtout. Nombre de ceux reconnus aliénés et fous furieux par le médecin de la commune à Blida étaient plaints comme des victimes de Sidi Djât'ou par les mauresques et les gens du commun. Les gens qui se piquaient d'expérience attribuaient leur maladie, sans préciser davantage, à un génie mécréant, (chrétien), ou juif.

Sidi Djât'ou, en effet, est chrétien ou juif. On sait que toutes les religions professées par les hommes comptent des adeptes dans le monde des Esprits. Les indigènes soutiennent que le malheureux possédé par Sidi Djât'ou n'hésite pas à blasphémer sa religion. « Lui dit-on : « Prononce le nom d'Allah sur toi-même et la salutation au Prophète » ; il répond : « C'est tout ce que vous savez dire, vous autres, arabes ; je ne prononcerai ni l'un ni l'autre

nom. » Si l'on veut lui passer au cou une écriture (quelques versets du Coran), il s'y refuse. Il ne peut supporter l'odeur des aromates que l'on brûle aux bons génies et il brise la cassolette que l'on approche de lui pour l'exorciser.

L'impiété du forcené permet d'identifier le génie qui le possède. Dans ce cas, l'on aura recours, du moins les femmes de la famille, à Sidi Djât'ou : on encensera sa retraite avec du benjoin et de l'aloës ; on lui sacrifiera une poule, même un bouc, si le malade voit un bouc dans ses hallucinations ; et, en immolant la victime, on dira : « Nous vous adjurons au nom d'Allah Très-Haut et par Monseigneur Salomon, votre sultan ; rendez la liberté à cet homme » ; car, même avec les génies mécréants, on fait appel, pour les intimider, à Salomon, leur roi traditionnel, et à Allah qui, quoi qu'ils en aient, est leur véritable maître.

Les femmes et les enfants sont les victimes préférées de Sidi Djât'ou et il les « frappe » sans raison appréciable. « La femme alors est prise de nausées ; elle a des éructations, des éternuements fréquents. Ses yeux deviennent fixes ou semblent affectés de strabisme ; ils louchent ou du moins présentent une convergence légère des yeux connue parmi le peuple sous le nom de *vrille de beauté* fetlet ezzîn. « Quelques-unes bâillent ; on leur donne de la viande crue, car elle sont sous l'empire d'un génie carnivore appelé Mâgzâoua. D'autres tombent dans le mutisme : *celui qui est sur leur épaule* (1) est Sid el 'Aggoune, le Seigneur Taciturne. Beaucoup sont prises de convulsions et délirent. Elles tiennent alors des propos dont elles ne sont pas responsables et qui varient suivant les génies qui les possèdent ».

Parmi ces malheureuses qui, dans leurs aberrations, certainement, subissent les suggestions des croyances am-

(1) C'est ainsi que l'on désigne souvent le génie qui possède une personne.

biantes, les femmes possédées par Sidi Djât'ou se distinguent pas leurs extravagances répugnantes. Non seulement elles blasphèment et battent le taleb qui veut les exorciser, mais, elles n'ont qu'une idée, c'est, par force ou par ruse, d'échapper à la surveillance à laquelle on les soumet pour gagner les lieux d'aisance. Là, elles se roulent sur le sol, s'abandonnent à leurs convulsions, se frottent la figure avec des ordures et en mangent. Se souiller, — et de souillure majeure au point de vue musulman, — est chez elle une sombre et furieuse manie. C'est par des contaminations de ce genre que certains sorciers, croit-on, se mettent en communication avec Iblis. Mais, ici, il ne s'agit pas d'impiété, ni même de perversion consciente : c'est le démon des immondices, dit-on, qui agit en elles, se substituant à leur personnalité annihilée, comme c'est lui qui décuple leurs forces, change leurs regard, dénature leur voix et profère, par la bouche de ces femmes, d'ailleurs honnêtes, et de ces jeunes filles, des propos d'une grossièreté et d'une effronterie telles qu'on ne peut les leur imputer.

Il n'est, à ce mal, qu'un remède connu, c'est le *djedîb*, la danse des derviches. Sidi Djât'ou, en sa qualité de mécréant, est intraitable ; il brave les écritures, les adjurations et les citations coraniques des tolba-sorciers. De même, comme sous ce nom barbare au moins, il passe pour étranger, les vieux marabouts du pays sont considérés comme sans pouvoir sur lui. Sa victime doit se rendre à la maison commune des nègres, la dar el djmâ'a (Alger, Blida). Sous la surveillance d'une duègne respectable, elle y apporte une provision d'aromates à brûler (bkhour) et une offrande (ou'ada). On la recouvre d'un ample burnous dont le capuchon est rabattu sur sa tête ; et, dans une atmosphère chargée des vapeurs du benjoin, aux accents étourdissants du tambourin et des castagnettes de fer larges comme des cymbales, elles commence, en balançant la tête, de manière à se congestionner le

cerveau et à se donner le *h'al, l'état,* — sorte d'anesthésie extatique, — une danse d'énergumène interminable. Elle peut s'y livrer à huis-clos, dans une chambre, ou s'élancer dans la cour de la maison que l'on appelle, parmi les initiés, « la carrière », le champ de course (el midâne). La ah'rifa, la praticienne, qui est la *chaoucha* de la maison ou, si l'on veut, l'hiérodule du temple, ne la quitte pas d'une semelle, veillant à ce que son visage ne se découvre pas dans ses spasmes désordonnés ; car les curieuses stationnent volontiers sous les galeries de la cour et les indiscrétions des bonnes langues pourraient éloigner la clientèle. Enfin, après plusieurs heures parfois, la danseuse, couverte de sueur et épuisée, tombe dans les bras de la ah'rifa, qui la couche, lui masse les membres et la laisse reposer. On assure que, à son réveil, elle est guérie.

Les égrotantes de ce genre étaient si nombreuses à Blida, vers 1912, que, la Maison des Nègres n'y suffisant pas, il se fonda une succursale : le mal de Sidi Djât'ou se soigna de la même façon dans une « clinique » tenue par une sorcière à la mode, la *deroucha* bent Mordjana.

Les hommes ne voient pas d'un bon œil ces mystères féminins ; mais, malgré leur scepticisme affecté, profondément imbus des mêmes superstitions, ils finissent par en accepter les conséquences. L'anecdote suivante éclaire le fond de ces âmes, aussi crédules en réalité que celles des femmes. Descendant des anciens conquérants turcs, X..., d'un caractère soupçonneux d'ailleurs, se donnait volontiers pour un mari peu commode. Son idéal, en matière conjugale, était l'abrupte sévérité que la légende prête aux Janissaires. On vint lui dire un soir que sa femme avait bondi aux cabinets et s'était, comme on dit, « crépi » le visage ; il fallait la conduire à la Maison des Nègres pour qu'elle dansât la danse sacrée. Il entra dans une grande colère. « Quand je saurais que ce Djât-ou des Nègres (hada Djat'ou mtâ' elouçfân) doit me briser les membres et m'aveugler, et, elle, la rendre folle et la faire

mourir, elle n'ira pas ! » Il ajouta, quoiqu'il l'aimât beaucoup : « Si elle s'y rend pendant mon absence, c'en est fait d'elle ! » Cette nuit-là même, il vit en songe deux nègres, deux géants lippus, la lèvre inférieure en tapis, la lèvre supérieure en auvent, avec deux massues de fer. Le poussant de la pointe de leurs armes, ils lui dirent : « Tu as eu la langue un peu longue à notre endroit. C'est ton caractère entier et ta dureté qui ont amené à nous cette jeune femme. Maintenant, elle est notre fille, que tu le veuilles ou non. Répudie-la, elle viendra à nous. Si tu résistes, nous la délivrerons et tu prendras sa place. » Il se réveilla épouvanté, les membres tremblant comme les feuilles du peuplier blanc. Il alla frapper chez sa belle-mère. Il lui raconta son rêve et ajouta : « Je veux que tu l'emmènes danser tant qu'elle voudra, mais que l'oiseau lui-même passant à tire-d'ailes ne surprenne pas son visage ! »

Plus encore que notre bouillant kouroughli, l'opinion se montre tolérante envers cette sorcellerie. Les femmes des meilleures familles, naguère encore, avouaient sans honte leurs relations avec la Maison des Nègres. Ceux qui s'élèvent contre ces naïves croyances en rougissent moins devant leur foi islamique que devant le scepticisme européen. Ils s'en défendent, comme toujours, en voulant les faire passer, malgré leur caractère évident de vieilles superstitions, pour des aberrations modernes. « Pourquoi, disait l'un d'eux, les écritures (talismaniques) ont-elles perdu leurs vertus de nos jours ? Pourquoi les visites aux marabouts n'opèrent-elles plus d'effet et se voit-on obligé de recourir à ces génies ? C'est que le siècle où nous vivons est impur et il aime les impurs, *elouegt hada mendjous ou ih'abb elmnâdjes.* » Des boutades de ce genre ne révèlent qu'une chose : c'est la profondeur de la croyance. Ces déités incongrues ont leurs contempteurs et leurs blasphémateurs ; mais combien comptent-elles de négateurs ?

Leurs dévots, d'ailleurs, ne se croient nullement en opposition avec la Tradition sacrée et l'orthodoxie pure. La croyance aux génies est un article du credo musulman ; et, comme aucune restriction n'en a limité la portée, cet article a conféré en réalité le droit de cité dans l'Islam à toutes les superstitions animistes. Le croyant, pour peu qu'il ait lu les annales de sa religion, sait fort bien que le fondateur et les propagateurs de cette religion partageaient sensiblement ses opinions sur ce point. Dans le recueil des *Hadits* ou Dits du Prophète, nous voyons Mahomet raconter à ses disciples que les génies croyants et infidèles vinrent un jour lui demander en quels endroits ils devaient respectivement établir leur domicile. « J'ai assigné pour demeure aux génies musulmans les hauts lieux et aux génies mécréants les bas-fonds », dit-il. Une autre anecdote du même recueil sacré nous montre une députation de génies venant des lointaines régions de Nisibin pour interroger l'Envoyé de Dieu sur la nourriture qui leur était licite. « Je leur ai fixé, affirme le Prophète, toutes les sortes d'os et de crottins (Koulla 'az'min oua routsatin). » Dans une autre circonstance, on le vit jeter du crottin également, en guise d'offrande, à une troupe de génies en voyage, que nul n'apercevait, mais qu'il distinguait, grâce à sa seconde vue. On peut juger, d'après ces exemples, que la tradition religieuse n'a nullement le droit de s'offusquer des naïvetés de la tradition populaire. Aussi, en pays musulman, là où notre influence n'a pas eu encore le temps de se faire sentir, la vieille coutume s'affiche-t-elle avec ingénuité. A Ouargla, à l'autre extrémité de la colonie, « la première fête que donne la fiancée, à l'occasion de son mariage, commence par un sacrifice aux esprits des lieux d'aisance ». (Biarnay, Etude sur le dialecte berbère d'Ouargla, p. 391). Plus près de nous, ces mœurs primitives se dérobent, comme prises de honte devant notre rationalisme railleur ; on les renie et, sous nos yeux, d'une génération à l'autre, elles tombent dans

l'oubli. Les esprits simples, surtout parmi les femmes, se rendent fort bien compte de cette disparition précipitée des anciennes observances et en signalent avec précision la cause,quand elles affirment que les « génies,avant la venue des Français, se montraient aux yeux ostensiblement (a'ïânî d'âhar), mais qu'on ne les voit plus, qu'on ne les entend même plus, depuis que les cloches résonnent en Afrique. »

*
* *

Les pratiques de soreellerie pour lesquelles, d'après la croyance populaire, le dimanche est le jour propice, sont nombreuses. Comme leurs rites sont complexes et relèvent manifestement de conceptions différentes, nous n'essayerons pas de les classer par leur méthode ou leurs procédés. Nous les grouperons d'après leurs affinités d'intention et de but. Nous noterons les principaux spécimens que nous avons pu relever de magie divinatoire, de magie amoureuse, de magie médicale et de magie maléficiente.

Magie divinatoire.— *Le guet des présages sur les terrasses.*— Les mauresques de Cherchell, qui veulent connaître l'avenir, vont, comme elles disent, « écouter leur présage », ou, comme elles disent encore, « guetter leur bonheur » : iççenntou lfalhoum,ichoufou sa'dhoum.Le samedi soir, c'est-à-dire, à leur point de vue, dans la nuit de dimanche, celle qui a résolu de consulter le sort monte sur sa terrasse, à l'heure où les pas des passants se taisent dans les rues. Elle a fait du couscous pour le souper de ce soir-là, et, avant de servir la famille, en a prélevé une assiette qu'elle n'a pas arrosée de la sauce coutumière (merga). Debout sur sa terrasse, tenant à la main gauche l'assiette, elle prend une poignée de couscous de la main droite et la lance, aussi loin qu'elle peut, dans la direction du Sud, en disant : « Si c'est du Sud, il viendra à moi ! » Elle en fait autant du côté du Levant : « Et si c'est du

Levant, il viendra à moi ! Et si c'est du Couchant, il viendra à moi ! Et si c'est de la mer, il viendra à moi, mon bonheur parmi les bonheurs ! Il viendra à moi pendant que les gens dorment ! » (1)

Elle s'accroupit ensuite sur le sol, le visage tourné du côté de la Mecque et écoute. Si rien ne vient, elle tend l'oreille successivement au Sud, à l'Est, à l'Ouest, au Nord. « Celle qui consulte pour savoir si elle se mariera, entend des ululations de joie comme on en pousse dans les noces. Si elle doit trouver un mari à la campagne et non à la ville, elle entendra dans l'ombre une mule secouer son mors. La naissance d'un enfant désiré s'annonce par des vagissements proches ou lointains ; une aubaine, un héritage par un tintement d'écus ; une mort par des hululements de deuil et des cris de pleureuses se déchirant le visage. »

« Ce *travail*, affirme la Cherchelloise, qui a fourni ces détails, n'est point décevant. On entend toujours quelque présage et ce présage se réalise. Telle femme, qui était préoccupée d'une toilette nouvelle, perçut un bruit de ciseaux et le déchirement d'une étoffe. Une autre, une divorcée, dont le cœur était resté à son foyer et qui languissait du désir d'y rentrer, reconnut, dans une voix lointaine, celle d'une parente de son mari qui l'entretenait. Mais, pour avoir recours à ce procédé, il ne faut pas être poltronne. D'après la croyance générale du pays, ceux qui produisent ces présages (ellidjîb el fâl), ce sont ces Gens-là (les génies). Je crois plutôt que ce sont des anges envoyés par Allah (elmelk men 'and Allah). Cependant, le couscous que l'on lance disparaît sans qu'on en retrouve trace le lendemain. On dit que ce sont ces Gens-là qui l'enlèvent (ierfdouh douk ennâs). »

---

(1) اذا امن القبلة ايجيني واذا امن الشرق ايجيني واذا امن الغرب ايجيني واذا امن البحر ايجيني سعدي بين السعود ايجيني والناس ارقود

Les poignées de couscous peuvent être remplacées par des poignées de terre, mais il faut que celle-ci ait été prise « dans trois pots de fleurs ».

Consultation par la terre. — Cette pratique ne réussit que dans la nuit du samedi au dimanche. La femme qui veut questionner les esprits, sort de chez elle, les yeux bandés. Elle prend au hasard une poignée de terre au milieu de la route et s'en revient en prononçant l'incantation suivante : « J'ai emporté l'agité (la poussière) hors du giron de sa mère ; — je ne le rendrai à sa place — que lorsqu'il m'aura tout dit de sa bouche. » La consultante « couche » cette terre près d'elle dans son lit ; elle voit se dresser devant elle une jeune fille ou bien un groupe de sept jeunes femmes ; mais, dans l'un et l'autre cas, elle reçoit la réponse qu'elle tient à recevoir. Elle doit avoir soin de rapporter la terre à l'endroit où elle l'a prise, sous peine d'attirer sur elle ou les siens la mort ou la folie. (1).

Les sept grains de blé, Esba' guemh'ât. — Les gens de Médéa prétendent voir dans certains grains que l'on trouve dans le blé une figure humaine plus ou moins distincte. Ils en réunissent sept de ce genre et leur « attachent du henné », en réalité, ils les enduisent de goudron. On les enveloppe ensuite dans un linge. On récite une formulette : « Je vous ai attaché le goudron — vous m'apporterez des nouvelles de Tlemcen. — Je vous en adjure par Allah et par le Prophète, envoyé d'Allah : — montrez-moi celui (ou ce) qui est dans mon cœur (dans mon esprit) ; montrez-le moi dans mon sommeil. » (1) On répète trois

---

(1) ارهدت المزعزع من حجر امّه ۞ ما انردّه شي المضربه ۞ حتّى يهدر لي كلّ شي ابعتّمه ۞

(2) اربطتكم بالغطران ۞ انجيبوا لي الخبر من التلمسان ۞ حشّمتكم بالله والنبى رسول الله كما انورّيوا لي الّي راه في قلبي انورّيوا لي في امنامي ۞

fois cette incantation, et l'on met le nouet sous sa tête. On voit en songe ce que l'on veut voir. Il ne faut opérer que la nuit du dimanche (du samedi au dimanche). A Cherchell, même nuit, même formule ; mais au lieu de goudron on emploie du henné (henna), que l'on fait rimer avec Mezghenna (Alger).

Les Cartes-génies. — Les cartomanciennes indigènes attendent le samedi pour faire l'acquisition d'un jeu nouveau. Elles le font acheter par un jouvenceau ou une jeune fille non encore nubile. La nuit du samedi au dimanche, elle les imbibent d'absinthe ; comme elles disent, « elles les saoulent », en les laissant pendant toute la durée de la nuit tremper dans l'alcool. Le lendemain, dimanche, elles procèdent à leur fumigation par le benjoin. Mais, auparavant, si elles ont brûlé l'ancien jeu pour le punir d'avoir menti, comme il arrive, elles approchent les cartes neuves de leurs lèvres et leur font ce serment : « Attention ! Je vous jetterai au feu aussi, si vous vous trouvez menteuses, tout comme je viens de brûler vos sœurs. » Pendant que le benjoin répand sa fumée, la *guezzana* ou devineresse coupe avec la main gauche les cartes en trois paquets. Voici son incantation, sa qraïa, comme elle l'appelle en empruntant le nom technique de la récitation du Coran : « Je l'ai coupé avec la main gauche ; — ma prédiction sortira au complet. » (1) Autre qraïa : « Je t'ai honoré au nom du Prophète et de mon Seigneur l'Envoyé d'Allah. — Ce qui est dans mon présage sortira dans ma prédiction. — Je t'ai honoré comme t'a honoré Lalla Fathma Ezzohra, la fille du Prophète. — Elle t'a honoré au sujet de son khalkhal (périscélide) : — il se trouva le lendemain à ses pieds ; — et elle t'a honoré au sujet de son anneau : — il se trouva le lendemain à son doigt ; — et elle t'a honoré au sujet de ses

---

(1) افسمتك ابيدّ الشمال ۞ افزانتي تخرج بالكمال

bracelets : — ils se trouvèrent le lendemain à ses poignets; — et elle t'a honoré au sujet du troupeau de son père : — il se trouva le lendemain dans son parc. — Je t'ai honoré au nom du Prophète et de ses compagnons à la condition que tu ne mentes pas. — Ce qui est dans mon cœur (ce que j'ai à cœur de savoir) sortira dans ma prédiction. » (2)

« Un jeu de cartes, expliquait la cartomancienne arabe, (Blida, 1915), à qui sont dûs ces renseignements, est une djaniïa (une fée) ; cette djaniïa vous montre ce que vous avez à cœur d'apprendre ; mais il faut savoir la traiter. » Elle condamnait les cartes qui ont traîné dans les cafés et ont servi à jouer de l'argent ; il lui fallait des cartes neuves. Pour faire parler la djaniïa, elle la faisait boire ; et ses cartes étant, à son idée, d'importation chrétienne, elle lui faisait boire de la liqueur des chrétiens, de l'absinthe, et cela le dimanche, jour de fête des chrétiens.

Magie amoureuse. — *Charme de l'arcade.* — Dans la maison indigène, au-dessus de la porte d'entrée de chaque chambre, on remarque une niche, souvent cintrée, formée par l'arc de décharge appuyé sur le linteau. Cette niche s'appelle elqouç, l'arc. Elle joue un rôle important dans le culte des génies domestiques. Elle leur sert, dans la croyance commune de

---

(2) عضّمتك بالنبي او سيدي ارسول الله ۞ الّي في بالي يخرج في اڤزانتي ۞ عضّمتك كما عضماتك لالّا فاطمة الزهرة بنت النبي ۞ عضماتك اعلى خانخالها اصبح في رجليها ۞ وعضماتك اعلى خاتمها اصبح في اصبعها ۞ او عضماتك اعلى امسايسها صبحوا في يّديها ۞ او عضماتك اعلى مال باباها اصبح في امراحها ۞ عضماتك بالنبي او اصحابه كما ما اتكدبيش ۞ الّي هو في قلبي يخرج في اڤزانتي

demeure ou de tabernacle. Dans la nuit, veille du dimanche, (et aussi pendant la vigile du mercredi), la mauresque amoureuse se plante debout sous l'arcade de la porte de sa chambre. Elle a eu soin, dans la journée, de le badigeonner d'un lait de chaux bien blanc. Elle prononce sept fois la prière suivante : « Mon arc, toi qui fronces le sourcil, — qui fus jadis vert — et depuis t'es desséché, — combien as-tu fait entrer de jeunes mariées, — et combien as-tu fait sortir de cadavres ? — Tu m'amèneras mon bonheur, lors même qu'il serait plongé au fond de la mer ! — Mon bonheur parmi les bonheurs ! — Il viendra à moi pendant que les gens seront endormis. — Celui qui fait partie de mon bonheur me conquerra, — qu'il appartienne aux hommes libres ou aux esclaves. » (1)

A partir de ce moment, la femme doit aller se coucher sans adresser la parole à personne ; car, « ayant fait appel à la puissance de ces Gens-là, elle est entrée sous leur protection, dekhlet fi d'mânethoum. » Une jeune mauresque de Cherchell, ayant dit bonsoir à sa voisine après avoir prononcé cette conjuration, se réveilla muette pour la vie. Elle expliqua par signe qu'elle avait vu en songe un nègre qui lui avait bien montré son bonheur, celui auquel elle avait pensé, mais lui avait fait signe qu'elle ne l'aurait pas. Alors « elle avait vu sa langue dans la main du nègre ». Maint récit de miracles dûs aux génies (karamât douk ennâs) entretenait, vers 1910, dans la Mettidja,, la vogue dont jouissait ce mode d'incantation (hadettebiât).

---

(1) فوصى يا العابس ۞ يالّي كنت اخضر او من بعد أرجعت يابس ۞ ما ذا دخلت من اعرايس ۞ او ما ذا خرّجت من اعرايس ۞ اتجيب لي سعدي ولو ايكون فالبحر غايس ۞ سعدي بين السعود ۞ ايجيني والناس ارقود ۞ الّي من سعدي يسعيني من الاحرار والاّ من عبّاد ۞

Autre charme pour faire naître l'amour. — Dans la nuit du samedi au dimanche, on fait des fumigations avec du thym. L'on prononce cent fois l'incantation suivante : « Nous te saluons, ô thym. — Les gens t'appellent le thym; — moi, je t'appelle el mkhenter (celui qui fait le beau). — O toi, qui te dresses sur la colline rouge, — près de toi a passé le lion avec ses rugissements ; — près de toi a passé le serpent avec ses mues ; — près de toi a passé le chacal avec ses crocs ; — près de toi a passé le prophète avec ses étendards. — L'amour d'une Telle, fille d'une Telle, tournera (autour d'un Tel), — comme l'oiseau tourne autour de son nid. » (1)

Autre tedjlîb ou sortilège pour attirer un homme aimé. — On apporte dans la nuit, veille du dimanche, de la jusquiame blanche, plante bien connue dans la magie indigène et que l'on voit cultiver spécialement en vue des opérations de ce genre dans les jardins de la Mettidja. On fait brûler du benjoin à l'exclusion de tout autre parfum. Une sorcière ou la femme qui veut bénéficier du charme marmotte sur la plante : « Bourendjouf (ô jusquiame), ô Bourendjouf, — je te salue, ô Bourendjouf ! — Les gens t'appellent Bourendjouf — et moi je t'appelle le génie enlevé. — Tu enlèveras l'esprit d'un Tel, fils d'une Telle d'entre son poumon et son hypocondre ; — et il ne viendra à moi qu'en se précipitant, — comme le chameau se précipite sur la berge de la rivière, — et comme le pigeon s'abat les ailes étendues sur la gouttière du gourbi —

---

(1) سلّمنا اعليك يا الزعتر ۞ الناس ايسمّيوك الزعتر وانا انسمّيك المخنتر ۞ يا النايض بالكدا الاحمر ۞ جاز اعليك السبع ابزهراته ۞ او جاز اعليك الخنش ابسحلاته ۞ او جاز اعليك الذيب بانيابانه ۞ او جاز اعليك النبى باعلاماته ۞ اتحوّم امحبّت افلانة كما حوّم الطير اعلى امباته ۞

comme glisse le serpent dans le chaume des toits ; — et il me montrera la même tendresse que la brebis montre à son agneau. — Il viendra en courant et malgré lui et tout le monde le verra ! » (1)

Autre tedjlîb. — Pour faire naître l'amour dans le cœur d'un homme, on choisit le jour du dimanche et l'on envoie un adolescent premier-né de sa mère acheter, dans une boutique tournée vers l'Orient, une marmite en terre neuve; il doit se garder de la marchander. On emplit cette marmite de piment rouge réduit en poudre, dans lequel on enfonce autant de sel qu'il peut en entrer. De temps en temps, la femme qui compte profiter du sortilège se lève et prononce cette incantation : « Avec mon sel je t'ai salée; avec mon piment je t'ai brûlée; — amène-moi un Tel, fils d'une Telle, dès aujourd'hui (ou cette nuit même), ou bien je te briserai. » (2) Elle s'adresse à la marmite et elle a soin de lui parler « de la bouche à la bouche », c'est-à-dire en se penchant sur son orifice.

---

(1) بو رنجوب يا بو رنجوب ۞ اسلامي اعليك يا بو رنجوب ۞ الناس ايقولوا ليك بو رنجوب وانا انقول لك الجنّ المخطوب ۞ تخطب اعقل اجلان اولد اجلانة بين الريّة والفردوب ۞ او ما ايجي ليى غير ايحوب ۞ كما حاب الجمل اعلى الشرشوب ۞ او كما ايحوّم الحمام اعلى الارجوب ۞ او كما يتمشّى الحنش في قلب السفوب ۞ وايحنحن اعليى كما اتحنحن النعجة اعلى الخروب ۞ ايجي يجري في غير غرضه والناس ايشوب ۞

(2) ابملحي ملّحتك وابجلجلي احرفتك ۞ جيبي لي اجلان اولد اجلانة في ذا اليوم (والّا في ليلت اليلة) والّا انكسّرك

(*A suivre*)

J. DESPARMET.